

**jean-pierre chrétien-goni**  
**LA MISE A MORT DES MASSES<sup>1</sup>**

*« Il y a des endroits où l'on ne sait plus  
Si c'est la terre glaise ou si c'est la chair »*  
Eugène Guillevic<sup>1</sup>

Il existe une étrange connivence entre les masses et le néant. En elle l'existence humaine s'épuise, comme dans cette foule où l'individu s'abandonne dans l'anonymat. Cela ne représente qu'une face de cette intimité des masses avec l'anéantissement. Cet évanouissement dans le nombre représente le fondement de la critique moderne de la massification de l'existence humaine. Assez représentatif de cette attitude critique, Jaspers écrit en 1930: « Dans cette idée qui fait de son existence une pure multiplicité, l'homme lui-même disparaît<sup>2</sup> ». Ce sur quoi je voudrais attirer l'attention, au sein même de cette phrase, c'est que, à l'époque moderne, la disparition dont il est question ne doit plus être entendue en un sens métaphorique mais en un sens direct et brutal: la masse est désormais un mode de l'agonie des hommes, et de l'Homme en cela qu'elle ouvre à la destruction de l'humanité des hommes. Il est tout à fait remarquable que c'est l'époque même qui a vu les sociétés développées se structurer en masses, et qui a commencé à penser la multitude sous cette forme, qui a immédiatement connu les hécatombes massives les plus effroyables dont l'histoire puisse témoigner et qui nous laisse sous la menace de *l'eschaton* nucléaire.

L'aversion pour les masses pourrait bien n'être que l'avatar moderne, et amplifié, de la

peur des foules. « La masse paraît subitement là où il n'y avait rien auparavant... Rien n'est annoncé ni attendu. Soudain tout est noir de monde<sup>3</sup>. » Mais dans ce sentiment de répugnance, c'est sa puissance qui est redoutée ; elle est la grande, l'imprévisible et aveugle meurtrière. Cette attitude cache une autre réalité, symétriquement inverse de la précédente : ce siècle a fait des masses le nouveau sujet de la mort moderne ; loin de menacer, c'est la totalité elle-même qui est en péril. En définitive, je crois qu'il est possible de renverser intégralement la perspective. Toute dénonciation de la massification a toujours contenu en germe cette idée que les masses doivent être anéanties. Jusque dans le discours du moraliste vertueux qui médite sur les événements de la Seconde Guerre, se niche de terribles sentences de condamnation : « Parce que les masses sont de l'humain dégradé, elles sont un état dégradé de l'humain<sup>4</sup> ». Par là, Gabriel Marcel entend lancer contre les masses, contre « le gros animal », ce qu'il appelle l'Universel. Et si cet Universel — fort vague au demeurant — n'était pas la figure de l'amour, mais son négatif absolu ?

Karl Jaspers a décrit entre les deux guerres — et toujours dans le même esprit de sauvegarde de l'homme contre la massification — les masses en des termes qui à son insu accompagnent et préparent leur destruction. L'idée même de masse est insaisissable, « toujours trompeuse, instantanée et évanescence ; elle n'est qu'un *néant* (c'est nous qui soulignons) et parce qu'il est porté par un grand nombre d'individus, ce néant devient une puissance de l'instant à la fois destructive et exaltante<sup>5</sup> ». Et plus définitif encore est le : « *Sie ist Dasein ohne Existenz* ». Le concept de masse se révèle dépourvu de signification assignable, une pure multiplicité sans propriété ni détermination authentique. Elle est dès lors néantisée dans son concept. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes que de voir proposé un tel statut à la masse, précisément dans des pages où la question soulevée est celle du salut de l'homme. Quel curieux effet d'optique a occulté le fait majeur du *xx<sup>e</sup>* siècle, à savoir que l'absolue disparition de l'homme advient par l'anéantissement des masses.

La mort a ainsi changé d'objet à un moment précis de l'histoire de ce siècle. Philippe Ariès — par ailleurs étrangement muet sur le phénomène qui nous occupe — date de la guerre de 1914 ce qu'il appelle l'inversion de la Mort, son expulsion du champ social ; la mort individuelle s'échappe, s'absente ou plutôt se dissimule. « Il y eut ensuite, au *xx<sup>e</sup>* siècle, à partir de la guerre de 1914, l'interdiction du deuil et de tout ce qui dans la vie publique rappelle la mort, au moins la mort considérée comme normale, c'est-à-dire non violente<sup>6</sup>. » Or quel est le nom de cette mort qui évince la mort individuelle, si ce n'est la mort de la guerre, cette mort massive qui loin de se dissimuler va occuper l'espace public de manière à proprement parler monumentale, sur les places de toutes les villes, dans les listes interminables de leurs « enfants morts pour la patrie ».

## La destruction de la multitude

*« Parce qu'ensemble  
Ils font trop de silence contre le bruit »*

La thèse que je soutiens, que la destruction des masses est contemporaine de leur apparition comme telles, date ce phénomène de la guerre de 14-18. L'objection est immédiate : pourquoi cette guerre-là ? Toute l'histoire humaine est émaillée de massacres et de tueries ; la différence serait tout au plus quantitative. Je crois cependant que cette différence est essentielle — à moins de nier jusqu'à l'existence du phénomène de massification dans toute son extension. Adorno propose un argument à mon sens décisif quant à la radicale originalité de la massification : « Une fois encore triomphe indiciblement le thème dialectique du *renversement de la quantité en qualité* (c'est nous qui soulignons)<sup>7</sup>. » Ce renversement signifie dans le contexte de la guerre que le nombre des morts et sa conséquence sur les modes techniques d'annihilation rendus nécessaires par les quantités en jeu, changent tout. Sans qu'il soit possible de fixer un quelconque seuil « critique », il semble clair que l'on est confronté à un phénomène entièrement nouveau. Mais fondamentalement, ce que la Première Guerre mondiale inaugure dans l'histoire, ce n'est pas « seulement » une masse démesurée de morts et une dévastation qui déjà ne connaît plus de limites ; c'est surtout l'apparition d'un mode spécifique d'administration de la mort rendu nécessaire par le dépassement quantitatif — en cela réside le renversement qualitatif. Certes 8 500 000 morts en Europe (1 300 000 en France, 289 000 maisons rasées, 422 000 endommagées, 3 millions d'hectares dévastés) est un chiffre qui ne supporte aucune comparaison antérieure. L'important c'est que la guerre calcule désormais ses morts au poids qu'ils pèsent dans une gigantesque balance des masses. La masse est devenue le paramètre essentiel du calcul de la guerre ; car elle est une pure multiplicité, un nombre pur — l'homme a disparu, il peut maintenant être décimé dans la destruction massive.

La stratégie militaire atteste sans ambiguïté de cette administration nouvelle de la mort, appliquée à la masse. Le tableau de bord des combats se présente sous la forme de ratios très révélateurs de la façon dont cette guerre est *pensée*. Quelques exemples suffiront. En avril 1915, le général Fayolle dénonce l'illusion que certains entretiennent d'enfoncer le front allemand par une offensive décisive : on ne peut réduire l'artillerie au silence, c'est pourquoi « il y aura 10 000 hommes par terre au kilomètre ». L'homme abattu au kilomètre constitue d'ailleurs une unité de mesure de la destruction massive très usitée. On estime, par exemple, que l'offensive de Champagne du printemps 1915 a coûté « 40 000 hommes pour 2 à 3 kilomètres ». Ou encore on évalue le prix d'une progression de 4 kilomètres sur le Plateau de Lorette à 143 000 hommes. (Il existe des variantes : on peut lire par exemple qu'une préparation d'artillerie a tué « dans les premières heures un homme toutes les cinq minutes ».)

Ces « offensives » représentent déjà une conception révolue de la stratégie dans la guerre

des masses ; ou plutôt, elles sont réinterprétées par de nouvelles règles. Il ne faut pas entendre là l'ancienne notion de « percée » du front ennemi (une bataille présentant une issue possible, résultat qui modifie la situation des hommes qui y sont impliqués). L'offensive, dans la guerre nouvelle, est une notion purement abstraite, qui signifie l'échange des masses de morts (on se souviendra de la fin de « Point de Non Retour » de Sidney Lumet où Russes et Américains « échangent » ainsi l'annihilation atomique de New York contre celle de Moscou, afin de mettre un terme à un « incident » technique ayant entraîné le déclenchement involontaire d'un assaut nucléaire). Le stratège allemand de Verdun, Falkenhayn résume parfaitement le sens nouveau de l'affrontement : pour gagner, il faudra « saigner à blanc l'armée française » ; voilà ce qu'avec pudeur on nomme l'usure. Le vainqueur sera celui qui fera basculer la balance des masses de cadavres en sa faveur : il n'est plus question de percer, de gagner du terrain mais d'équilibrer des masses — de gagner des morts. La machine Verdun, machine à échanger les masses, a consommé 275 000 soldats du côté de Pétain et « à la longue, l'équilibre a été rétabli » par les 240 000 Allemands tombés ; ce qui fait dire à Renouvin : « Plus la lutte se prolonge, plus les pertes s'équilibrent. Le plan de Falkenhayn a fait faillite. » Pierre Miquel résume ainsi le principe de fonctionnement de la machine : « ... éliminer physiquement, jour après jour, les populations de soldats. Statistiquement, celui qui pourrait encore garnir ses tranchées au dernier quart d'heure aurait gagné<sup>8</sup> ».

Nous ne pouvons ici donner une description complète de cette machine dévorante. Les grands problèmes qu'elle pose sont des problèmes de « ravitaillement » en masses (intendance, planification des transports de soldats...). Mais l'essentiel est d'observer le caractère rationnel d'administration de la mort en masse que suppose cette machine. En ce sens, il y a là quelque chose qui l'apparente à la machine exterminatrice nazie dont nous reparlerons ; je crois que ce rapprochement n'a pas été suffisamment souligné jusqu'ici — même si cette machine nazie nous fera franchir un « saut » qualitatif supplémentaire. La machine Verdun doit, afin que son fonctionnement soit assuré, être « nourrie » avec régularité. Une alimentation rationnelle de la machine suppose une régulation précise des flux : sachant que deux divisions ne peuvent tenir plus de trois jours, sachant qu'une division perd dans l'espace d'une relève environ quatre mille hommes... la réponse arithmétique ressemble à : il faut un camion toutes les 5 secondes sur une chaussée de 7 mètres de large, interdire les dépassements, abandonner immédiatement tout véhicule endommagé... etc. Il fallut utiliser 11 000 camions pour conduire les soldats sur la « Voie Sacrée » qui menait à l'engloutissement. L'apparition des masses est, pour Jaspers comme pour d'autres, lié à la rationalisation de l'activité. La rationalité calculatoire inhérente au mécanisme (Apparat) est pour lui une des conditions de l'existence des masses. La Première Guerre mondiale a montré qu'elle en organise également les opérations de destruction. La masse surgit comme pure multiplicité et est anéantie comme telle.

La description que nous venons de donner de la Grande Guerre n'est pas sans rappeler la théorie de la masse double d'Elias Canetti. La masse double constitue un système de symétrie qui permet aux masses par nature instables de se maintenir dans leur vis-à-vis et de résister aux

forces de désagrégation spontanées qui les menacent isolément. L'affrontement des masses guerrières représente précisément selon Canetti l'un de ces systèmes de masses doubles qui structure la vie sociale primitive (une autre masse double fondamentalement structurante est constituée de la masse double des hommes et des femmes). Il est frappant de constater comment l'anthropologie de Canetti théorise parfaitement l'expérience de la guerre massive que nous avons décrite. « Il s'agit de tuer en masse. On abattra le plus possible d'ennemis ; la masse dangereuse d'ennemis vivants sera transformée en un *Tas de morts* (c'est nous qui soulignons)<sup>9</sup>. » Il est donc dans l'essence de la guerre d'opposer des masses, doublement croisées précisera Canetti, deux masses de vivants et deux autres masses de morts, masses résiduelles produites en quelque sorte par les combats, masses que Canetti désigne dans la figure centrale du *Tas de morts*. Et le combat n'a d'autre fonction que de modifier les quatre masses, de gérer l'irréversible passage de l'une à l'autre. Le vainqueur se révèle être celui qui affichera le plus grand nombre de vivants pour le plus petit tas de morts. Cette façon de concevoir la guerre montre deux choses. D'une part, si l'on suit l'anthropologie de Canetti, la guerre de 14-18 est à mon sens la première à *réaliser* l'essence de la guerre comme phénomène concernant, « traitant » exclusivement des masses. La conceptualisation abstraite de Canetti s'applique mot pour mot à la réalité observée. Toutefois, si l'on s'arrête à cette observation, alors le caractère spécifique de cette guerre disparaît. Elle n'est au mieux qu'une forme plus accomplie de ce que cette guerre est ou fut et il faudrait en conséquence abandonner une partie de notre hypothèse. Je crois cependant que la vision de Canetti est critiquable et qu'il est nécessaire de maintenir le caractère nouveau de la Grande Guerre.

Si la théorie de Canetti décrit si précisément cette guerre tout en en perdant l'originalité, c'est que le concept de masse qu'il utilise ne correspond pas à celui dont il est fait usage ici. A mon sens Canetti a dit juste en parlant, en partie, d'autre chose. Nous avons défini la masse moderne comme une pure multiplicité au sein de laquelle l'individualité n'a plus de signification (le représentant typique de ces masses en guerre est *stricto sensu* le combattant inconnu) et de la sorte elle devient l'objet de calculs — en particulier aux fins d'opérations d'anéantissement. Ce caractère purement quantitatif n'appartient pas à la masse de Canetti. Cette dernière me semble plus proche de la foule, ou du moins un état intermédiaire, transitoire, entre cette foule et la masse moderne. Je n'en veux pour preuve que l'hypothèse anthropologique que Canetti esquisse afin de rendre compte de la naissance de ces masses antagonistes. « Mille personnes, à chacune desquelles il a été dit en particulier, mais au même instant : "tu dois mourir", se groupent pour détourner ensemble le danger de mort. » La masse de Canetti est avant tout individuelle, une somme d'individus menacés en tant que tels. Ce sentiment de menace qui pèse sur chacun préserve en quelque sorte l'*humanité* de ce collectif. La nature fondamentalement indifférenciée de la masse moderne fait là défaut. (Cette dernière est avant tout constituée par un terme massique : « de l'homme ».) En conséquence, cette pseudo-masse ne relevant pas de la pure multiplicité n'est susceptible d'aucune forme de calcul — idée absente de l'anthropologie de Canetti. Cette masse est trop humaine jusque dans la

mort de ceux qu'elle rassemble. Périr ensemble en une « époque de mort déclarée », c'est échapper à l'affrontement individuel avec la mort, à la *solitude de ce face à face*. Une masse tellement humaine qu'on ne reconnaît plus la guerre — en tout cas pas celles de ce siècle.

Un dernier enseignement peut-être tiré de cette anthropologie de la guerre, enseignement qui montre une fois encore comment Canetti voit juste en se trompant d'une certaine manière d'objet. Dans son système à quatre masses, d'eux d'entre elles représentent ce qu'il appelle « les tas de morts ». Cette désignation correspond pour Canetti à une véritable unité sémantique<sup>10</sup>. La notion des « tas des morts », fait-il remarquer, possède une représentation linguistique particulière, spécifique, dans différentes langues et elle apparaît dans des contextes culturels très différents (voir, par exemple, le radical *wal* dans les langues anglo-saxonnes). Le « tas des morts » constitue bien une réalité culturelle primitive. Et il s'agit-là d'une découverte majeure de Canetti, à savoir de comprendre que le « tas des morts », c'est-à-dire *le charnier*, est un élément constitutif de la guerre des masses. Nous ne répèterons bien évidemment pas notre critique sur la masse canettienne, critique qui reste valable pour cette masse des morts. Toutefois, on doit bien reconnaître qu'il faudra attendre la Seconde Guerre mondiale pour connaître le charnier comme masse moderne, autrement dit multiplicité soumise au calcul ; la première guerre est plus « classique » à cet égard et les véritables inventeurs du charnier scientifique seront les Nazis.

Les combats modernes nés entre 1914 et 1918 ont laissé apparaître — en annonçant en quelque sorte la Seconde Guerre mondiale — la seconde dimension de la mort massive, à savoir l'extermination de l'homme dans la masse, ou pour être plus exact, l'anéantissement de l'homme dans la profondeur de son être, rendu possible par la destruction massive. Je me permets de préciser, en passant, que j'emprunte cette idée de profondeur de l'être, en l'étendant, à la *Dialectique Négative* d'Adorno. Ce dernier l'utilise précisément dans le contexte du « Mourir Aujourd'hui », à propos de Heidegger, dont il dit : « il a rendu la destruction respectable comme dispositif pour pénétrer dans l'être<sup>12</sup> ».

Cette anticipation des formes de morts massives est manifeste dans l'examen de la part « sale » de la guerre. Elle prendra deux aspects. En premier lieu, c'est l'espace mental des belligérants, et au-delà l'interprétation culturelle de la guerre, qui peu à peu va se transformer et laisser surgir cette dimension exterminatrice de la mort massive. Cette mort doit être *radicale* et totale. Les propos de Foch sont particulièrement édifiants : « Si vous voulez renverser ce mur, n'émoussez point la pointe de vos baïonnettes dessus. Il faut le casser, ce mur, le briser, le renverser, le piétiner et marcher sur ses ruines, car vous allez marcher sur des ruines ! L'ennemi nous allons l'inonder, le frapper partout à la fois, dans ses défenses et dans son moral : le harceler, l'affoler, l'écraser : nous ne marcherons que sur des ruines. » Il y a là indubitablement une éloquence de la désolation. Foch tient le langage de la destruction totale, langage dont on sait aujourd'hui qu'il n'est pas un simple débordement, un excès belliqueux : c'est exactement ce qui fut fait. Pas de légende barbare, pour la première fois dans une guerre, le monde lui-même est en péril. La nature est atteinte jusque dans sa figure. (« Nous ne reconnaissons

plus le paysage auquel nous étions habitués depuis quatre mois: il n'y avait presque plus d'arbres debout. ») Afin de saisir comment la destruction des masses peut menacer d'une certaine manière l'univers tout entier, il nous faudra attendre la théorie de l'auto-dévoration totalitaire qui ne s'est pleinement réalisée qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale. Contentons d'en noter l'anticipation: le péril d'une universalisation de la destruction (tous et toute chose).

Le second aspect, qui en fait complète ce *nihilisme* dont je viens de faire état, annonce, lui, l'atteinte de l'humanité de l'homme par l'intermédiaire des destructions massives. La date inaugurale peut même être établie avec précision: le 22 avril 1915, les Allemands au nord d'Ypres projettent pour la première fois du « gaz moutarde » sur les lignes françaises. Il est en fait assez difficile de déterminer en quoi cette arme n'est pas une arme comme les autres, et la littérature pacifiste n'a guère d'autre argument que de dénoncer les séquelles et surtout l'atrocité des souffrances impliquées. Sans le disqualifier — comment serait-ce possible — je crois cet argument insuffisant. Après tout, les « bombes à billes », les bombes à neutrons ou au napalm, l'arsenal des armes modernes n'a rien à envier au gaz moutarde de la guerre de 14, pour ce qui concerne les souffrances occasionnées à l'individu atteint. J'ai le sentiment que cette différence est ailleurs et concerne de très près notre préoccupation. Si nous éprouvons des réticences à considérer le gazage comme une arme traditionnelle, « acceptable » au regard de critères de la guerre propre, si ce terme a un sens, c'est précisément parce que le gazage est à la fois *la première forme et en même temps la forme prototypique de l'annihilation des masses*. C'est là sa véritable nouveauté. Il est clair que l'arme classique est par nature destinée à atteindre un homme dans son individualité (de l'épée au fusil); la bombe (de l'ancien boulet à l'obus) n'en constitue qu'une extension et conserve comme cible un groupe d'individus. L'explosif garde une portée *localisée* et demeure centré autour de l'individualité — et cela quand bien même le groupe atteint pourrait être numériquement non négligeable. Dans son principe l'arme classique est assujettie à une limitation essentielle: elle est orientée vers la destruction individuelle. Avec l'ypérite, on a affaire à la première arme qui ne connaît plus cette limitation et qui ne vise plus par nature l'individu mais une masse. L'arme atomique appartient en définitive à cette lignée et relève du même principe fondateur. On y retrouvera à la fois le caractère illimité de l'extension spatiale de son action, l'indistinction des cibles atteintes (extension au sein des espèces et massivité), et surtout *la menace du retour sur l'assaillant*; ce risque de rétorsion spontanée est attesté à la fois pour l'arme atomique et le gaz. Il s'agit là du prix à payer de l'illimitation essentielle de ces armes. Nous retrouverons le thème du retour de la menace ultérieurement.

Cette analyse se trouve confirmée par le fait que la mise en œuvre du gazage fut en 1914 le résultat d'un calcul relevant de cette arithmétique de la mort dont nous avons vu qu'elle était caractéristique de la destruction massive. La justification ultime de l'usage des gaz asphyxiants est donné sans ambiguïté par Otto Volkman: « Pourquoi s'est-on décidé à employer les gaz? Afin d'obtenir le maximum de résultats avec une moindre consommation de munitions. Tandis

qu'avec des abris de 6 m d'épaisseur de voûte, on arrive à se protéger des obus ordinaires, les obus à gaz exercent leur action dans un rayon assez distant du point de chute. Grâce à sa densité, le gaz s'infiltré dans les abris les plus sûrs et atteint les occupants. *Enfin, un kilogramme d'explosif coûte 2,40 marks et un kilogramme de chlore 18 pfennigs.* » (C'est nous qui soulignons.) La transformation de la masse vivante en tas de morts possède désormais son prix. Au calcul des flux d'échange succède la fixation des coûts dans l'arithmétique de la mort. Les masses sont dorénavant prises dans une véritable économie rationnelle de la mort.

Que la mise au point de ces armes ait nécessité la mobilisation de chimistes et de techniciens n'a rien pour surprendre et n'ajoute guère à la spécificité de ces armes. Du côté allemand les professeurs Ernst et Haber, et pour les Français une armada de chimistes et pharmaciens, la Sorbonne et le Collège de France, Lebeau, Délépine, Mayer, Kling tous mettent la science la plus avancée de leur temps au service de la mort : lacrymants, suffocants, incendiaires et toxiques, de l'ypérite à la vincennite, l'arme à gaz est sortie des laboratoires des facultés. La destruction des masses, cela se vérifiera pendant le second conflit mondial, nécessite le recours à la science et à la technique les plus avancées (il ne s'agit certes pas toujours d'une technique sophistiquée ; le gazage au Zyklon B des camps nazis ne relève au fond que d'une technique assez rudimentaire). Encore une fois, la masse naît de la technicisation de l'existence et connaît sa destruction de la scientification de la mort.

Il reste deux considérations peut-être encore plus fondamentales qui font du gazage une arme particulière. D'une part, il faut remarquer que la dispersion du gaz tend à rendre momentanément et localement le monde inhabitable pour l'homme. L'homme disparaît à titre d'espèce d'un univers qui lui est soudainement devenu hostile. Le gaz le rend biologiquement étranger à son propre monde. On retrouve là encore la nature « massique » de l'opération et la tendance à étendre, du moins en principe, son action de façon illimitée et indistincte : « agir sur des kilomètres de terrain et sur tous les êtres vivants qui s'y trouvent ». Si l'on poursuit jusqu'à son terme l'examen philosophique de cette technique de destruction massive, on est conduit à conclure que son principe fondamental est *d'expulser l'homme de son monde*. Il y a là les prémisses du meurtre totalitaire — on le verra, meurtre de la totalité, de la masse et de l'humanité. La destruction va devenir annihilation.

Il apparaît d'autre part que cette technique mortifère, par nature massive, constitue la première atteinte à ce que nous ne pouvons appeler autrement que l'humanité de l'homme. Certes de manière relativement superficielle en comparaison des techniques d'aviissement ultérieures, mais déjà « dégradant l'humain dans l'homme ». « Les essais sur les porcs et les moutons, au camp de Mailly, ont été concluants. » Dépourvu de son individuation, l'homme de la masse est ravalé à son genre sans sa différence spécifique. Animal, ou simple vivant, vivant élémentaire. Ce qui détruit le porc, détruit l'homme. Voilà la maxime de cette mort.

Mais, si notre point de vue n'est pas entaché d'incohérence, il faut admettre que le gazage suppose une nouvelle définition de la masse ; ou encore que l'usage de cette technique est constitutif d'une nouvelle masse. En effet, l'idée que la « mort suffocante » dégrade l'humanité



de l'homme suppose que la masse n'est plus conçue comme pure multiplicité, mais elle exige logiquement que l'homme réapparaisse au fond de la multiplicité. Et nous voici introduit à l'idée d'une masse contemporaine dont il est nécessaire de construire le concept si l'on veut comprendre le mode particulier de destruction massive qu'a représenté l'extermination totalitaire de la Seconde Guerre mondiale.

## L'extermination totalitaire

*« Lequel de nous voudrait  
Se coucher parmi eux  
Une heure, une heure ou deux,  
Simplement pour l'hommage »*

Le problème est avant tout philosophique. Le changement de conception de la masse recouvre une transformation ontologique. Dans la masse visée par la destruction guerrière du premier conflit mondial, l'homme disparaît, je l'ai dit, dans le pur nombre et cela rend possible sa disparition massive et non métaphorique. D'une certaine manière son humanité s'est trouvée *neutralisée*, et c'est au prix de cette annulation ontologique — sa réduction à une pure collection d'unité, comme nombre nommé pour employer la terminologie ancienne — que la mort massive est possible et aboutit à son élimination physique. L'extermination, on l'a pressenti dans l'expérience du gazage, qui l'annonce dans une guerre et la réalise dans l'autre, provoque paradoxalement — comme dans un suprême cynisme — la réapparition de la question de l'homme ; ce n'est certes pas l'individualité qui ressurgit, sans l'humanité comme propriété ontologique des unités rassemblées dans la multiplicité de la masse. La conséquence fondamentale de ce changement ontologique de la masse est qu'au-delà de l'élimination de l'homme des masses, demeure ouverte la possibilité d'un anéantissement plus profond, plus complet de l'homme. La masse de l'extermination totalitaire ajoute à l'élimination numérique un anéantissement qu'il est difficile de nommer autrement que métaphysique.

D'une certaine façon, la Seconde Guerre mondiale va reprendre l'un des traits de la première. Des machines à consommer les masses vont fonctionner dans des conditions relativement semblables à celles que nous avons décrites. Le front russe en constituera l'exemple sans doute le plus proche, même si dans d'autres cas domineront des modes d'affrontement plus classiques, ne mobilisant de nulle manière les masses. (Le cas de l'invasion de la France, par exemple.) Il faut cependant noter qu'une forme nouvelle de destruction y est apparue, forme que le conflit de 14 n'a connu que de manière secondaire et qui du point de vue théorique demeure sous le concept de destruction et non encore d'annihilation, s'en approchant tout comme le gazage. Elle fut essentiellement le fait du Commandement anglais. Nous

voulons parler du bombardement massif des populations civiles allemandes. La nouveauté ne réside évidemment pas dans l'innocence ou plutôt la non implication directe de ces populations dans les combats ; depuis l'aube des temps le Walhalla est peuplé de civils. Non, c'est bien entendu le caractère massif et rationnellement organisé qui en fait l'originalité. Pour ce qui concerne la massivité de la destruction, les chiffres sont suffisamment éloquent comme les 250 000 morts de Dresde en 1945. Le caractère intentionnel et rationnel est lui aussi manifeste ; tous les caractères identifiés précédemment de la destruction massive sont présents. Michael Walzer insiste sur l'idée que dès 1940, le bombardement massif de civils fut considéré comme un objectif stratégique prioritaire, allant jusqu'à mobiliser les 2/3 des forces aériennes britanniques. Walzer<sup>12</sup> fait état d'une série de directives successives qui ont abouti à la célèbre note de Cherwell préconisant, aux fins de démoralisation de la nation allemande — il souhaitait priver de toit 1/3 des civils d'outre-Rhin dès le printemps 1943 — comme cible prioritaire les quartiers ouvriers. Le problème ne fut pas de procéder à de telles opérations en complément des assauts à objectifs militaires ; bien au contraire ces derniers furent l'objet d'instructions explicites commandant de les éviter ; « les objectifs doivent être les quartiers d'habitation, et *non*, par exemple, les entrepôts ou les usines d'aviation » (note du début 1942). Walzer n'hésite par ailleurs pas à ajouter que de tels bombardements continuèrent longtemps après que toute nécessité stratégique se fut évanouie ; il nous fait toucher là du doigt — et pour la première fois dans notre étude — la dynamique extension et au sens strict *autonome*, de la destruction massive lorsqu'elle s'approche de sa forme exterminatrice. Si Walzer a raison, les bombardements civils relevant dans un premier temps de la forme destruction massive « simple » — celle inaugurée et réalisée par la guerre de 14 — ont lentement glissé vers la version exterminatrice que nous étudions dans cette partie. Et nous apprenons au passage, ce caractère de dévoration gratuite d'où toute rationalité instrumentale s'est absentée : la mort a dépassé la guerre et ses enjeux stratégiques, en quelque sorte pour se répandre à son propre compte. Ce phénomène va prendre tout son relief dans l'extermination des Juifs d'Europe par les Nazis : l'anéantissement se poursuit alors que même les « motifs » premiers n'agissent plus et qu'une rationalité stratégique élémentaire — en particulier dans la défaite — conduirait à la faire cesser. En dépit de certains accents suspects, force est de reconnaître que Ernst Junger fait preuve d'une singulière pénétration lorsqu'il assimile les tueries massives des orientaux déferlant sur l'Europe à la propagation épidémique voire à cette sorte d'engloutissement imprévisible et autonome que représente une catastrophe naturelle. « L'irruption des Huns, les déferlements des Tartares et des Mongols appartiennent moins à l'ordre des guerres qu'à celui des catastrophes naturelles, pestes et déluges<sup>13</sup> » (nonobstant le fait que Junger se trompe à mon sens en parlant là de tueries massives — si ce n'est en un sens affaibli, et nonobstant les réserves que l'on peut émettre sur la problématique d'ensemble.) La dévoration des masses s'avère exterminatrice en cela qu'une fois initiée elle continue de son propre mouvement jusqu'à en finir avec son objet. Ainsi que le dit encore admirablement Junger (mais à propos de la « terre brûlée ») : « Elle est destinée à étendre la zone de l'élémentaire et à étaler le vide. »

Nous avons déjà noté le caractère essentiellement illimité de l'extermination massive, entr'aperçu dans l'usage des gaz. Il apparaît maintenant qu'à ce caractère se joint une propriété dynamique : l'extermination possède en elle-même son propre moteur et ses propres fins. On pressent rapidement que la conjonction de ces deux facteurs est redoutable. Je crois qu'il est juste de dire que c'est directement et immédiatement la totalité qui est menacée en elle, c'est-à-dire *la masse de toutes les masses*, l'humanité tout entière dans son extension (on retrouve ce thème dans la théologie juive post-concentrationnaire ; pour E. Fackhenheim, dans les camps « les juifs représentaient l'humanité<sup>14</sup> »). Dans cette mesure, Carl Schmitt commet une erreur en déclarant entité non politique le monde ou l'humanité en cela que cette dernière en tant que telle ne peut pas faire la guerre car elle ne possède pas d'ennemi<sup>15</sup>. L'extermination totalitaire invalide cette idée : l'humanité est menacée sans ennemi, sans « autre » extérieur à sa totalité. D'une autre façon la théorie anthropologique de Canetti, dite de la double masse se trouve ici quelque peu malmenée. Des quatre masses initiales, il ne reste que deux : une masse en voie de conversion en un « tas de morts ». Ces remarques me semblent attester de la radicale nouveauté politique et anthropologique de la forme de mise à mort des masses qui nous occupe ici.

Hannah Arendt a remarquablement souligné cette dimension auto-propagatrice du phénomène totalitaire. Il est essentiel au mouvement totalitaire de demeurer soumis à un processus qui en droit ne connaît pas de terme. Toute la lumière a été faite sur l'organisation progressive de l'élimination qui va aboutir à l'extermination massive des juifs : d'abord des incurables, touchés d'une mort « miséricordieuse », puis des invalides, puis les aliénés, de simples détenus et enfin la solution finale. On sait également que l'extermination des juifs n'étant considérée que comme une étape dans la purification de l'humanité. Arendt exprime ce caractère logiquement irréversible du mouvement de destruction totalitaire ainsi : « si c'est la loi de la nature d'éliminer tout ce qui est sans défense et inapte à vivre, ce serait *la fin de la nature* (nous soulignons) elle-même si l'on ne pouvait trouver de nouvelles catégories de gens sans défense et inapte à vivre<sup>16</sup> ». De la sorte, Hannah Arendt montre que la loi du meurtre et de sa propagation irréversible survivrait à l'absence de tout ennemi et perdurerait au sein d'une humanité tout entière soumise. Surgit l'ombre d'une menace, inconnue jusqu'alors, celle d'une annihilation intégrale comme cause finale du processus. Cette menace fut si précise dans l'Allemagne nazie, qu'on a relaté des épisodes qui évoquent précisément cette autophagie de la masse, lorsqu'elle aura tout dévoré et qu'il ne restera qu'à se retourner sur le noyau initial qui a perpétré cette extermination. Hannah Arendt rapporte les rumeurs qui ont circulé selon lesquelles « le Führer dans sa grande bonté avait prévu pour le peuple allemand une mort très douce, par le gaz, au cas où la guerre devrait mal finir » ; ou encore : « Les Russes ne nous auront jamais. Le Führer ne permettra pas. Il nous donnera plutôt le gaz.<sup>17</sup> » Le dernier pas du processus consiste à la limite à en finir avec la dernière des masses, celle qui a vu naître et a initié le mouvement. Ce n'est d'ailleurs pas la moindre des questions de notre temps que de savoir comment interrompre de tels processus. Étendre l'élémentaire, étaler le vide...

Il existe, toujours selon Hannah Arendt, une autre cause à cette fuite en avant de la mort. Le processus d'extermination massive s'auto-entretient par le type de disparition de l'homme dont il est question dans cette forme de destruction. Nous l'avons auparavant évoqué, la Seconde Guerre mondiale introduit un bouleversement ontologique dans la conception de la mort massive. L'homme ressurgit dans son humanité afin que sa disparition soit plus radicale, plus profonde. Cette exigence se traduit pratiquement dans la notion du meurtre totalitaire qu'H. Arendt introduit. A la différence du crime ordinaire, le meurtre totalitaire peu soucieux d'effacer ses propres traces, fait disparaître toute trace de sa victime. « Le meurtrier laisse un cadavre derrière lui et, même s'il essaie d'effacer les traces de sa propre identité, il n'a pas le pouvoir d'extirper celle de sa victime de la mémoire du monde survivant. » Tout se passe dès lors comme si la victime n'avait jamais existé. Il y a dans cette volonté de disparition totale et radicale, le principe logique de l'annihilation massive. Tant que quelqu'un reste pour sauvegarder la mémoire de la victime, sa disparition n'est pas complète ; cette dernière exige donc aussi l'élimination des proches, et ainsi de suite, au sens strict, *de proche en proche* ; à la limite projeter la disparition radicale d'un seul homme, son *éradication*, suppose logiquement l'engloutissement massif de toute sa communauté. Le mouvement dont il est question est, on le voit, le pendant exact du phénomène de contagion dans les foules. On ne peut, je crois, sous-estimer cette sorte de symétrie structurelle<sup>18</sup>.

L'extermination constitue un processus d'anéantissement de masses dont le *terminus ad quem* est la disparition de l'humanité (de l'homme et en soi). La discussion précédente a montré en quoi il s'agissait d'une dévoration de l'humanité en un sens extensif : la masse de la totalité des hommes. Mais cette disparition recèle une autre signification. L'humanité dont l'anéantissement est poursuivi doit être entendu en un sens « intensif », si l'on peut dire. L'atteinte portée aux Juifs dans l'Allemagne nazie vise asymptotiquement la totalité de l'humanité mais aussi *l'humanité de cette totalité*. Et nous pouvons maintenant montrer que cette essence de l'homme ne pouvait être touchée que par un traitement massif. Ce que cette période de l'histoire nous fait découvrir, c'est précisément qu'un tel traitement constitue une condition de possibilité de l'anéantissement métaphysique de l'homme — l'effacement de ce sans quoi il ne serait pas ce qu'il est. Le point important à garder en mémoire, c'est que destruction massive et extermination massive sont les deux moments du nihilisme moderne, le premier rendant le second possible.

En quoi une telle opération nécessite-t-elle la méditation de la masse ? Nous possédons les éléments de réponse ; la masse comme pure multiplicité calculable éradique toute trace d'individuation ; il ne reste que « de l'homme ». Dès lors il va être possible de terrasser une humanité nue, qu'aucun sujet au sens plein ne porte.

Hannah Arendt a donné une description des opérations totalitaires visant les Juifs qui milite absolument en faveur de ma thèse. Il faut bien avoir conscience avant tout que les Juifs européens que les Nazis vont traiter ne constituent qu'une masse *virtuelle*. Il faut donc préalablement les « massifier », les concentrer pour parvenir à leur réduction au nombre —

nombre qu'on va jusqu'à inscrire sur leurs corps de manière indélébile, comme pour éviter à jamais toute réapparition de la subjectivité particularisante. Mais l'opération exterminatrice entame le processus de destruction de l'humanité bien avant que les conditions de concentration soient réalisées. H. Arendt montre combien les individus sont d'abord annulés comme personnes — c'est-à-dire comme participants reconnus à une communauté humaine : suppression de la personnalité politique — exclusion de la vie et de la cité —, suppression de la personnalité juridique, et enfin dans les camps cette fois, suppression de la personnalité morale — on s'ingénie à imaginer des conditions de détention qui font exploser toute position éthique, puisque tout comportement ne peut qu'être orienté par une survie provisoire à la place de quelqu'un d'autre. Le camp ne contient plus que des subjectivités dénuées où la seule source d'individuation est pour chacun d'être un exemplaire, dirait Adorno, un échantillon d'humanité numériquement différent de son voisin : parce que je ne suis pas toi, parce que tu n'es pas moi. Il ne reste que « l'absolu isolement d'une personnalité sans droit et sans conscience<sup>19</sup> ». Et subitement au terme de ces opérations, il ne reste que des corps, des existences physiques : *sie sind Existenz ohne Dasein* pour ironiquement inverser la formule de Jaspers. Le génocide concentrationnaire parvient à constituer le tas des morts de l'anthropologie canettienne avec la masse des vivants, déplaçant en quelque sorte la ligne de démarcation entre morts et vivants. « Les masses humaines qui y sont enfermées sont traitées comme si elles n'existaient plus... (maintenues) un temps entre la vie et la mort, avant d'être admises à la paix éternelle<sup>20</sup>. »

L'expérience concentrationnaire de l'extermination trouve sa dimension d'expérience métaphysique en ce qu'elle défait l'être de l'homme, qu'elle dissout élément après élément toute l'humanité de l'homme. Elle constitue une sorte d'anti-création, tentant de mettre à jour une humanité brute et fondamentale ; et parvenue au résidu ultime ce fond se révèle vide, c'est la notion même d'essence humaine qui a disparu. L'eschatologie totalitaire dessinée là est une Genèse à rebours, qui renvoie les masses humaines à des masses pré-adamiques, « aux multitudes animales grouillant dans les eaux... et pullulant sur la terre » (Genèse 1). Et n'y a-t-il pas dans les charniers le symbole d'une redissolution dans la boue primordiale ? (En écho résonne le « Dieu était absent à Auschwitz » d'Élie Wiesel.) A celui qui interrogea : « Est-ce que je peux vous demander pourquoi la chambre à gaz ? », il fut répondu : « Pourquoi es-tu né ? » (D. Rousset). L'anéantissement massif de l'humanité de l'homme trouve ici son sens plein. L'homme est réapparu au sein de la masse anonyme où il avait expérimenté son premier anéantissement, pour connaître ce qu'il conviendrait de nommer sa néantisation dans la masse concentrationnaire.

Il n'est guère besoin d'insister ici sur les techniques calculatoires auxquelles on s'est livré pour traiter les masses concentrationnaires. De nombreux ouvrages ont insisté sur la technicisation du traitement conduisant à l'anéantissement. Mais cela ne peut nous surprendre, dans la mesure où il en va ainsi de toute administration de la mort massive depuis la Première Guerre. Pas de machine Verdun ici, mais des machines-Auschwitz, des machines-Treblinka, à la seule différence près qu'il s'agit-là de machines à simple masse... etc. Et à chaque fois les

mêmes obsessions de rationalisation, d'acheminement réglé de convois, de calculs d'équilibre des masses ; Himmler ne donna-t-il pas en 1942 l'ordre de réduire le taux de mortalité dans les camps en raison d'une « pénurie de livraison » ? Sans compter les recherches portant sur la rationalisation des procédés mortifères. Il n'y a pas d'affect dans les nombres. Nous retrouvons ici la même froideur que dans le traitement d'un quelconque matériau : « d'après les rapports de témoins, on torturait sans entrain, on assassinait sans entrain et c'est peut-être pour cela qu'on dépassait toute mesure<sup>21</sup> ». H. Arendt confirme que la véritable horreur commença lorsque les S.S. succédèrent aux S.A. La bestialité « spontanée » de ces derniers fut remplacée par « la destruction froide et systématique des corps humains<sup>22</sup> ».

On aura noté les accents orwelliens de ces analyses ; à ceci près qu'en 1949 le livre d'Orwell ne prophétise pas : « Des millions de juifs ont été massacrés, écrit Adorno, et on voudrait que ce ne soit qu'un intermède et non pas la catastrophe en soi. Qu'est-ce que cette civilisation attend de plus ?<sup>23</sup> » 1984 appartient déjà au passé au moment où le livre paraît. Nous l'avons vu, le projet d'extermination massive tend à inverser le cours de la création. L'histoire s'est interrompue<sup>24</sup> puis brutalement a rebroussé chemin, défaisant l'homme pour le rendre aux boues originaires. Ce sera du moins l'horizon que nous tracera le pessimisme radical du dernier Adorno. Comment vivre et comment penser après Auschwitz seront les questions lancinantes qu'il ne cessera de poser. Que l'on adhère ou pas à un pessimisme aussi déterminé, force est de constater que la mise à mort des masses a introduit une déchirure irréparable dans l'espace politico-éthique de notre civilisation. Cette déchirure me semble correspondre à deux *transgressions* au sein de deux dimensions constitutives de la culture : la préservation de la mémoire et le culte des morts.

Nous avons déjà montré en quoi le processus exterminateur tendait à effacer toute trace de la victime, en vidant toute mémoire possible qui lui accorderait un reste d'existence. Le prodige de tels meurtres consiste en quelque sorte à remonter le temps jusqu'à annuler la naissance même. Tout se passe comme si la victime n'avait jamais existé ; et il faut pour cela tuer toutes les mémoires, virtuellement mettre à mort l'humanité. Il me paraît que cette atteinte rétrospective comme résultat de la massification de la mort représente une transgression d'un fondement de la culture. « Et le passé lui-même n'est plus à l'abri du présent, qui le voue encore une fois à l'oubli dans le moment même où il le rappelle à la mémoire<sup>25</sup>. » Cela me semble le sens de cette phrase énigmatique d'Adorno. L'ordre du Temps est obscurci lorsque le passé cesse de résister au présent. N'y a-t-il pas connivence avec une telle transgression jusque dans les opérations de « corrections » des livres d'histoire auxquelles Staline s'est livré pour fabriquer un passé plus conforme à son présent ? Là encore, seule une éradication massive permis de blanchir les mémoires.

Le seconde transgression qui fissure notre culture est en vérité, plus mystérieuse. J'ai découvert une convergence peu commune d'auteurs d'inspirations diverses pour attester ce fait que d'une manière générale la guerre accomplit pleinement son essence *lorsque l'on porte atteinte aux morts*. Canetti, dans le texte que j'ai déjà cité, explique comment la guerre

trionphe autour du tas des morts sur lesquels on se livre à des exactions dont l'horreur est sans limite. « On peut impunément commettre sur eux n'importe quelle vilénie<sup>26</sup>. » Et surtout, observe-t-il, bien qu'ils ne menacent plus personne, on peut les menacer sans réserve. La victoire est une charognarde. Junger consacre le chapitre 19 du *Nœud Gordien* à cette question du refus de sépulture, pour en noter l'importance. Le principe d'effacement total consomme l'acte guerrier — en particulier, ajoute-t-il lorsque la guerre est intestine et en conséquence l'ennemi trop semblable au vainqueur. L'effacement total se réalise dans la dispersion des cendres « sur les champs d'épandage ». Plus fondamentale est, sans doute, son observation selon laquelle les Allemands, avant la défaite, auraient rendus indécélables leurs propres cimetières militaires. « Ils auraient même été passés au bulldozer<sup>27</sup>. » Outre que se manifeste là, à mon avis, la même procédure de retournement sur soi que l'on remarque concernant le gazage, il me semble que Junger met en évidence le point que nous cherchons à montrer ; à l'inverse de Canetti qui l'a entrevu, lui en a manqué la signification ; l'expérience de l'extermination massive ne se termine pas une fois le seuil de la mort physique franchi, elle menace les morts. Ce n'est, je pense, pas par hasard que notre imaginaire a fixé aux charniers de la Seconde Guerre mondiale une valeur emblématique ; c'est pour la même raison que la crémation — et ces cendres dispersées comme le fait explicitement observer Junger — possède elles aussi une portée symbolique de tout premier plan. L'expression la plus haute de ce péril revient sans contestation possible à Walter Benjamin qui écrit : « ... devant l'ennemi, s'il vainc, *même les morts* ne seront point en sécurité. Et cet ennemi n'a pas cessé de vaincre<sup>28</sup>. » Il est inutile d'insister sur le fait que le traitement massif de l'extermination a exécuté au-delà de toute mesure cette menace. Adorno réserve même le sens de cette transgression fondamentale aux juifs : « Le saccage des cimetières n'est pas un simple excès de l'antisémitisme, il est l'antisémitisme par excellence<sup>29</sup>. »

## La théorie du Survivant (réflexions pour une théorie du pouvoir à l'époque des masses)

*« Ce qui reste,  
Ce qui restera  
De ces corps-là »*

« Une telle chose ne s'oublie plus », disait Kant à propos de la Révolution française. Non pas tant pour elle-même, que pour ses conséquences qui s'étendent à perte de vue. Je crois ainsi que notre modernité politique ne peut-être saisie que dans les rapports qu'elle entretient avec la mise à mort des masses. Et je voudrais défendre l'idée que nous pouvons espérer une compréhension nouvelle de la puissance politique moderne — puissance dont l'objet de prédilection est sans doute la masse.

Pourquoi l'annihilation des masses, dans le passé récent que nous avons étudié et le futur qui menace la planète, permet-elle de réinterpréter la puissance et le pouvoir politique modernes ? Parce que le pouvoir est avant tout puissance de mort ; et qu'à cette forme nouvelle de mort perpétrée sur les masses doit correspondre un concept nouveau de pouvoir aux temps modernes. Marc Augé explique que tout pouvoir sur la vie dérive de la puissance d'infliger la mort ; le pouvoir sur la vie consiste en la capacité de nier (pouvoir religieux) ou différer la mort (pouvoir médical)<sup>30</sup>. Mais il demeure essentiellement cette puissance de l'infliger. Canetti avait déjà affirmé cette nature du pouvoir politique dans la constitution anthropologique de l'ordre donné. Selon lui tout ordre est une condamnation à mort suspendue, menace qui gronde dans le fond de tout commandement et qui représente l'origine primitive de la contrainte qui suscite l'obéissance. Il est cependant toujours question d'un pouvoir s'exerçant dans l'horizon de la mort individuelle ; pouvoir qui est inhérent à la souveraineté qui structure nos sociétés. Autrement dit la souveraineté politique est habituellement conçue autour de cette individualisation ; la puissance concerne et vise chacun séparément et ne devient en quelque sorte collective que par sommation. A partir du moment où la mort peut devenir massive, où la mort a changé d'objet, il est nécessaire que la puissance voit son concept profondément transformé.

Que les souverainetés aient manifesté une puissance de mort collective, me semble l'un des résultats aux conséquences insoupçonnées de la possibilité même de mise à mort des masses comme telles. Je me propose d'en examiner quelques-unes.

En premier lieu, je voudrais insister sur la figure nouvelle que cette puissance institue. Encore une fois sans voir là une simple image on peut dire que désormais les sujets de la souveraineté sont des Survivants. Il s'agit-là d'une notion fort difficile et importante autour de laquelle je voudrais esquisser cette théorie du pouvoir à l'époque des masses. D'abord il est inutile de préciser que le concept de pouvoir, si l'on accepte la définition que je viens d'en proposer, assigne bien au sujet de la puissance le statut d'un survivant, en ce sens que sa mort est *suspendue*.

Il est certainement bien difficile d'éviter la charge symbolique qui habite cette notion de survivant. Je suggère non de l'annuler afin de l'abstraire — comment la vider de son pathétisme ? — mais de la conserver pour l'étendre à ceux qui ne sont pas à strictement parler des survivants des camps. Par survivant je veux désigner l'objet abstrait et le résultat de la puissance moderne — cela indépendamment de toute conscience que s'en pourraient former les sujets. Mais ce statut suppose justement une charge éthique dont le symbolisme traditionnel du survivant n'est qu'une composante. Cette tradition, conçue comme position réfléchie de soi dans le monde, comme auto-compréhension, ramasse en elle-même à la fois une conscience d'exclusion de la masse des morts et de toute masse possible et une affirmation de pure existence inconditionnée. Ce dernier aspect se donne sans ambiguïté dans le « Mir zeinen do » yiddish du Ghetto de Varsovie : « Nous sommes là ». Pour ce qui concerne la conscience d'exclusion, je crois que c'est Jaspers qui en exprime le mieux le sens, sens — et c'est important — qui s'adresse explicitement à tous ceux, juifs, ou non-juifs qui ont échappé. Jaspers écrit



dans *La Culpabilité allemande* : « Nous, les survivants, nous n'avons pas cherché la mort, nous n'avons rien fait<sup>31</sup> ». Cette conscience s'accompagne alors d'une culpabilité métaphysique — le terme est de Jaspers. D'une certaine manière l'échappée du survivant continue à faire de lui un homme superflu, un homme en trop, de cette superfluité dont Hannah Arendt dit qu'elle est le projet ontologique des Camps.

Une affirmation et une négation apparaissent comme deux dimensions constitutives de la figure du Survivant — affirmation et négation construites par le rapport de l'homme avec sa mise à mort dans la masse. Ce qui étend la notion de survivant à l'ensemble des sujets contemporains et nous fait dépasser la représentation traditionnelle sans cependant en perdre les dimensions constitutives, c'est que tout sujet politique se trouve en relation directe avec sa mise à mort potentielle dans la masse. Mais il est également le survivant ordinaire de l'ancienne forme de la souveraineté qui en constitue le fond anthropologique permanent. Et cela répétons-le est désormais indépendant de l'expérience directe que les individus ont pu en avoir.

Nous sommes donc autant les survivants d'une puissance individuelle de mort, qui nous vise un à un de façon immémoriale, et les survivants de la puissance moderne d'extermination massive.

Cette figure de survivant au sens étendu qui est assignée à la subjectivité moderne rend précisément impossible une constitution éthico-politique du sujet. Il nous faut à la fois assumer l'assimilation de toute humanité au sein des masses, et nous soumettre à la menace de disparition dont via les masses nous sommes l'objet — cela redétermine notre caractère politique — et en même temps comme survivants à la mort différée, toute immersion dans la masse est interdite : toute collectivité fait ressurgir l'autre masse à laquelle nous avons ou allons échapper. Le sujet politique moderne est paradoxalement d'abord défini dans la masse et toujours isolé, exclu. Il n'est pas sans rappeler le Rebelle de Junger, rebelle auquel manquerait la résolution active d'être ce qu'il est, de « se vouloir lui-même »<sup>32</sup>. « Le rebelle, dit Junger, est appelé ainsi celui qui, isolé, privé de sa patrie par la marche de l'Univers, se voit enfin livré au néant. Tel pourrait être le destin d'un grand nombre d'hommes, même de tous<sup>33</sup>. » Le rebelle est, d'une certaine manière, l'exacte contre-partie de l'Homme des Foules d'Edgar Poe. A son instar, il est homme des masses qui ne leur plus appartenir tout en s'en « nourrissant », obscur, « er lasst sich nicht lesen »<sup>34</sup>. Le rebelle partage avec la figure du Survivant ce rapport ambigu aux masses ; seule la valeur éthique de leur obscurité métaphysique les sépare profondément.

Je ne m'étendrai guère ici sur l'idée de la modernité qui résulte d'une telle situation de l'homme. La *Dialectique Négative* d'Adorno fournit sans doute l'une des expressions les plus douloureuses de cette contradiction qui barre le sujet politique. La question est de savoir si après Auschwitz « on peut encore vivre, s'il en a tout à fait le droit celui qui en échappa et qui normalement aurait dû être assassiné... En retour, des rêves le visitent comme celui qu'il ne vivrait plus du tout, mais aurait été gazé en 1944 et qu'il ne mènerait par conséquent toute son existence, qu'en imagination, émanation du désir fou d'un assassiné d'il y a vingt ans<sup>35</sup> ».

Je ne suis pas certain qu'un tel pessimisme pathétique soit la conséquence inévitable d'une théorie du survivant (la dernière phrase d'Adorno est, il faut le remarquer, une expression solipsiste, qui en vérité, comme toute position solipsiste est en droit irréfutable). Plus simplement il faut accepter, je crois, que la massification de la vie et de la mort a transformé la subjectivité politique en tant qu'elle est constituée par l'exercice d'une souveraineté qui dans la modernité, et du fait de la possibilité de massification, s'avère une souveraineté totale ; la puissance classique n'accédait qu'à la mort individuelle des sujets. Aujourd'hui la fin de l'humanité est une possibilité ouverte, de l'humanité comme totalité d'une espèce et comme essence humaine dans l'homme<sup>36</sup>.

Il me reste à confronter cette théorie à deux objections. L'une provient encore de Canetti, et l'autre du dernier Foucault.

Canetti propose également une théorie du survivant pour rendre compte de la souveraineté politique. A la différence de la position soutenue jusqu'ici, le survivant ne représente pas le sujet de la domination, mais le souverain, le puissant lui-même. Canetti interprète « l'instant de survivre en instant de puissance ». De ce point de vue, il est celui qui s'extrait de la masse menaçante des sujets, qui s'isole et la menace à son tour pour préserver sa propre existence et la continuité de cette souveraineté ne représente qu'une conséquence de sa volonté de vivre. « Ce tas de morts autour de lui, le survivant le regarde en heureux, en privilégié... De lui, il a détourné la mort sur les autres... Eux sont tombés. Lui, debout, s'enorgueillit<sup>37</sup>. » Il faut bien voir qu'en fait Canetti ne conserve qu'un aspect de la figure du Survivant que nous avons esquissé, le caractère d'affirmation de soi contre la masse des morts ; et le sentiment qui en accompagne la conscience n'est plus celui d'une quelconque culpabilité, mais d'une infinie jouissance. Je répondrai par deux commentaires. D'abord, il me semble clair que cette interprétation paranoïaque du Survivant est particulièrement adaptée à une forme ancienne de la souveraineté, à savoir le pouvoir du Despote ; à vrai dire, il s'agit d'une forme primitive comparée aux formes modernes d'une souveraineté incarnée dans les États modernes. Les illustrations dont Canetti fait usage me semble confirmer l'explication que j'invoque. Le second commentaire voudrait ajouter l'analyse de Canetti à celle défendue dans cette étude. On peut ainsi concevoir une théorie de la puissance politique qui se construise intégralement autour de cette notion de survivant. Masse des sujets et souverains se présentent comme deux figures complémentaires du Survivant — en acceptant une notion de « souverain » lato sensu dans notre contexte moderne, ce que ne fait pas Canetti qui en reste globalement un modèle de la souveraineté absolue (voir l'épilogue de *Masse et Puissance*). Ils ne se distinguent en définitive l'un de l'autre que par l'opposition des modes de conscience de leur survie — tragique ou triomphale — et surtout par la masse dont ils s'excluent, contre laquelle ils se posent, la masse des sujets vivants pour le souverain et la masse du charnier pour le sujet.

Cette hypothèse permet de prolonger le sens de cet avertissement de Canetti : « Le Survivant est le mal originel de l'humanité, sa malédiction, et peut-être sa perte. Sera-t-il possible de lui échapper au dernier moment ?<sup>38</sup> » Celui-là qui lui échappera sera à nouveau un survivant.

En lisant le Foucault de l'*Histoire de la Sexualité*, il m'a semblé qu'on pouvait y découvrir une excellente description des thèses que je défends ici sur la puissance politique à l'époque des masses et de la possibilité d'anéantissement de l'humanité. Il suffirait en effet d'interchanger partout les mots « vie » et « mort » dans le chapitre V de la *Volonté de Savoir*, intitulé : « droit de mort et pouvoir sur la vie ». Foucault défend là une idée qu'il répètera dans tous ses derniers textes, à savoir qu'avec l'époque moderne, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la puissance politique s'intéresse à la vie plutôt qu'à la mort. « On peut dire qu'au vieux droit de faire mourir ou de laisser vivre s'est substitué un pouvoir de faire vivre ou de rejeter dans la mort<sup>39</sup>. » Foucault montre par ailleurs que cette suggestion de la vie a pour condition de possibilité la massification de l'humanité ; le pouvoir, dit-il, s'exerce « au niveau de la vie, de l'espèce, de la race et des phénomènes massifs de population<sup>40</sup> ». A partir de là, la vie est l'objet de véritables *technologies politiques* : gérer, majorer, contrôler, réguler les flux, rationaliser, « administration des corps et gestion calculatoire de la vie ». Mutatis mutandis rien de différent n'a été dit ici. Il me semble dommage que Foucault, évoquant précisément la menace moderne de l'anéantissement massif, n'aperçoive pas qu'il est là également question de technologies politiques, mais cette fois de la mort — comme une forme symétrique de celle sur laquelle il s'attarde. Au lieu de cela, il tente de montrer que les guerres totales des temps modernes n'ont d'autre principe que celui d'assurer la survie de ces masses. « ... le pouvoir d'exposer une population à une mort générale est l'envers du pouvoir de garantir à une autre son maintien dans l'existence<sup>41</sup>. » La guerre massive est tout à fait autre, je crois l'avoir montré. Foucault paraît tout à fait conscient de cette symétrie entre les technologies de vie et de mort — l'envers l'une de l'autre, pour utiliser sa propre expression. (La conception de la guerre orientée vers la survie est déjà celle de Canetti, dont on a vu qu'elle s'appuyait sur une conception de la masse différente de la masse moderne ; il s'agit même d'une conception triviale de la guerre qu'aucun général ne démentirait.)

Je suis fermement convaincu que les thèses de Foucault trouveraient dans celles qui sont présentées dans cette étude un utile complément. Cela est d'autant plus frappant que lorsque Foucault entre quelque peu dans la description de ces technologies politiques, la symétrie à laquelle je prétend est très strictement conservée. Le pouvoir sur la vie, affirme-t-il, s'est développé autour de deux pôles. Le premier « a été centré sur le corps comme machine ». Le corps humain devient l'objet d'un traitement rationnel où il s'agit d'exploiter les ressources dont il dispose. On peut interpréter cette technologie comme une déshumanisation du vivant. J'ai montré de mon côté, en quoi la technologie d'anéantissement qui aboutit à l'exploitation rationnelle des charniers est, elle, caractéristique de l'extermination des masses. Elles aussi s'achèvent dans une technologie ayant l'homme réduit à la nudité animale de son corps ; ces technologies font également partie de ce que Foucault nomme *l'anatomo-politique du corps humain*. L'autre pôle s'est lui intéressé au « corps comme espèce », s'attachant à gérer l'homme comme population (naissance, mortalité, durée de vie, appréhendés statistiquement) ; nous retrouvons ici la prise en compte extensive de la masse et les calculs qu'elle permet ; masses qui,

on l'a vu, deviendra l'objet de calculs dans « l'économie de la mort massive ». Il n'y a aucune raison de ne pas ranger cette technologie de la destruction massive au sein de ces technologies que Foucault nomme cette fois : *une bio-politique de la population*. Le panorama de ce dispositif général destiné à gérer les masses, leur maintien comme leur destruction, en incluant les mécanismes de la puissance qui s'exerce sur l'homme, semble de la sorte plus complet. En tout état de cause, rien ne vient à mon sens, mettre en cause la théorie du survivant comme théorie du pouvoir à l'époque des masses, même si elle n'est développée ici que de manière embryonnaire. Aucune théorie du pouvoir, en tout état de cause, ne pourra échapper à ce défi de la néantisation de l'homme par la mise à mort des masses. Il est nécessaire d'endosser, comme le lança Benjamin, que le pouvoir possède une histoire comme puissance de mort totale et que le pouvoir des puissants présents et futurs possède une détermination indélébile provenant de ce que « quiconque domine est toujours héritier de tous les vainqueurs<sup>42</sup> ».

1. Ce texte et tous ceux qui se trouvent en tête des chapitres, sont tirés de E. Guillevic, *Charniers in Fractures*, Paris, 1949, pp. 55-67.
2. K. Jaspers, *La situation spirituelle de notre temps*, trad. Ladière et Biemel, Paris, 1951, p. 44.
3. Elias Canetti, *Masse et Puissance*, trad. Rovini, Paris, 1966, p. 12.
4. Gabriel Marcel, *Les hommes contre l'humain*, Paris, 1951, p. 13.
5. Jaspers, *op. cit.*, p. 46.
6. Philippe Ariès, *L'homme devant la mort*, Paris, 1977, p. 577.
7. Theodor Adorno, *Dialectique Négative*, trad. coll. de Philo., 1978, p. 283.
8. Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Paris, 1983, p. 347.
9. Canetti, *op. cit.*, p. 69.
10. *Ibid.*, p. 70.
11. Adorno, *op. cit.*, p. 288.
12. Michael Walzer, « World War II : why was this war different ? », in *War and Moral Responsibility*, Cohen, Nagel, Scanlon, eds. Princeton, 1974, pp. 85-103.
13. Ernst Junger, « Le Nœud Gordien », in *Essai sur l'homme et le temps*, trad. Plard, 1970, p. 481.
14. Emil Fackenheim, *Penser après Auschwitz*, trad. Delmorte et Dupuy, Paris, 1986, p. 149.
15. Carl Schmitt, *La notion de politique*, trad. Steinhauser, Paris, 1963, p. 98.
16. Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, trad. Bourget, Davreu, Levy, Paris, 1972, p. 209.
17. Hannah Arendt, *op. cit.*, p. 74. On relèvera, p. 75, cette idée : « A la fin de la guerre, les Nazis n'hésitèrent pas à concentrer toute la force encore intacte de leur organisation pour provoquer une destruction de l'Allemagne aussi complète que possible... »
18. Dans un article publié quelques jours avant que celui-ci ne soit écrit, P. Vidal-Naquet opte pour une position concernant la spécificité de la mort infligée par les chambres à gaz qui va tout à fait dans le même sens que celle que nous avons défendue précédemment. Selon lui, ce type d'anéantissement diffère radicalement de toute autre forme de mise à mort ; il soutient contre Arno Mayer qu'il s'agit-là d'une véritable différence de nature. Notre accord sur ce point est total. Il introduit au passage une nouvelle idée qui rejoint le thème que nous venons d'évoquer chez Arendt. Cette différence entre ces façons d'infliger la mort réside en ce que le gazage rend possible « à l'intérieur du crime, la négation du crime lui-même » ; autrement dit l'organisation de la procédure éloigne les auteurs véritables du crime

lui-même. Le crime devient en quelque sorte anonyme. Les révisionnistes, ajoute-t-il collaborent à la négation du crime qui résulte de cette dissolution de la responsabilité. Il me semble avoir d'autant plus raison, qu'il existe un argument plus fort encore et qui va dans le même sens : les révisionnistes demeurent dans la problématique totalitaire qui consiste à effacer jusqu'aux traces de la victime. Nous avons évoqué ce thème fondamental chez H. Arendt. La négation des chambres à gaz constitue une sorte de ruse ultime du projet d'extermination totale et massive. Les masses humaines éliminées dans les chambres n'ont jamais existé ; c'est exactement ce à quoi les chambres à gaz devaient servir ; à faire en sorte qu'il n'ait jamais existé. (cf. P. Vidal-Naquet, « Le Défi de la Shoah à l'Histoire », in *Les Temps modernes*, oct. 88, n° 507, 44<sup>e</sup> année, pp. 62-74.)

19. H. Arendt, *op. cit.*, p. 192.

20. *Ibid.*, p. 183.

21. Adorno, *Minima Moralia*, trad. Kaufholz et Ladmiral, Paris, 1983, p. 100.

22. H. Arendt, *op. cit.*, p. 194.

23. Adorno, *Minima Moralia*, p. 53.

24. H. Arendt, « La tradition et l'âge moderne », in *La Crise de la Culture*, trad. Bontemps, Paris, 1972, p. 40 et ssq.

25. Adorno, *Minima Moralia*, p. 44.

26. Canetti, *op. cit.*, p. 71.

27. Junger, *op. cit.*, p. 427.

28. Walter Benjamin, « Leçons sur la philosophie de l'histoire », in *Essai 2*, trad. De Gandillac, Paris, 1971-1983, p. 198.

29. Adorno et Horkheimer, *La Dialectique de la Raison*, trad. Kaufholz, Paris, 1974, p. 192.

30. Marc Augé, *Pouvoirs de Vie, Pouvoirs de Mort*, Paris, 1977, p. 166.

31. Jaspers, *La Culpabilité allemande*, trad. Hersch, Paris, 1947, p. 133.

32. Voir ce thème dans l'Auto-affirmation de l'Université allemande, Discours du Rectorat, M. Heidegger, Trad. Granel, 1982.

33. Junger, *op. cit.*, p. 44.

34. Edgar Poe, « The man of the crowd », in *The Unabridged*, E. Poe, Philadelphie, 1983, pp. 647-654.

35. Adorno, *Dialectique Négative*, p. 284.

36. On lira avec intérêt ce curieux ouvrage de Jaspers, *La Bombe Atomique et l'Avenir de l'Homme*, trad. Saget, Paris, 1963.

37. Canetti, *op. cit.*, p. 242.

38. *Ibid.*, p. 498.

39. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, La Volonté de Savoir*, Paris, 1976, p. 180.

40. id.

41. id.

42. Benjamin, *op. cit.*, p. 199.